

auprès de lui en jetant les portes ; il ne paraissait pas s'en apercevoir. Souvent il était gai et enjoué, surtout en se mettant au travail. Plus d'une fois, lorsque j'étais assis à sa table, il lui est arrivé de s'approcher derrière moi ; il appuyait alors sa poitrine sur mes épaules, me passait ses bras autour du corps et me faisait remuer le bras ou la tête en me disant : mais lisez donc... mais écrivez donc... cela finissait ordinairement par une forte tape sur ma joue ou un fort pincement d'oreille, après quoi il travaillait sérieusement.

Un jour, je lui lisais une de ses proclamations de 1796. Le *Moniteur* de cette époque est d'un papier et d'une impression détestables. Malgré toute l'applicabilité possible, j'annonçais beaucoup. " Ah ! my son ! et les entrailles d'auteur !... " dit-il de l'accent en même temps le plus expressif et le plus comique. Il fut impossible à mon père de n'en pas rire, et l'Empereur se mit à rire aussi lui-même.

Dès les premières leçons d'anglais données par mon père, il m'avait appelé *my son* (mon fils), et ce nom m'est resté jusqu'à la fin ; il me tutoyait rarement.

Nous habitons Longwood depuis environ quelques mois, lorsqu'arriva une circonstance particulière que mon père n'a pas cru pouvoir confier au papier. L'Empereur eut absolument besoin de faire écrire quelque chose, et l'état des yeux de mon père lui rendait le travail impossible. Mon père proposa de me faire appeler : " Mais... êtes-vous sûr de lui... " dit l'Empereur. Je vins ne sachant pas de quoi il s'agissait ; je trouvai préparée une petite table autre que celle sur laquelle j'écrivais habituellement ; j'y étais établi, tenant la plume, lorsque l'Empereur, en robe de chambre, s'avança en face de moi, m'approchant de très près, et me regarda fixement avec cet œil que je ne lui avais pas encore vu. Il me sembla que son regard me pénétrait et que j'en éprouvais une espèce d'action. " Jeune homme, dit-il d'une voix sévère, je vous mets dans ma confiance ; qu'il ne soit pas dit, etc., etc. " je fis une inclination de tête, puis il commença à dicter. Les premières lignes ne tardèrent à m'expliquer ce qui venait de se passer ; à partir de ce jour, j'ai pu voir qu'il causait devant moi avec mon père comme si je n'avais pas été présent. J'ai regardé comme la suite de la confiance donnée alors l'article de son testament. " Nous nommons le comte de Las-Cases, et à son défaut son fils, " et à son défaut le général Drouot, trésorier " (du testament).

J'aurais pu oublier la vie familière de ce grand homme, sa causerie, ses sentimens constamment nobles et élevés, quoique manifestés et exprimés toujours avec simplicité et naturel. Il est tel de ses mots, de ses gestes, qui sont restés à jamais gravés dans ma mémoire, que j'entends, que je vois encore en ce moment. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait devant moi, les leçons qu'il daigna quelquefois me donner, ont déterminé le cours de mes idées, de mes opinions et de ma vie : je lui dois tout.

J'ignore ce qu'a été l'Empereur aux Tuileries, sous l'influence de ses grandes préoccupations politiques, lorsqu'il dirigeait les affaires de l'Europe et balançait les destinées du monde ; mais je puis parler de Napoléon à Sainte-Hélène. Je ne causais point avec lui ; mon âge ne le permettait pas. Pourtant il m'adressait la parole ou me questionnait très souvent et me permettait la plus grande liberté de répondre. Je l'entendais très fréquemment causer avec mon père dans le plus grand abandon. Pendant plusieurs mois, j'ai écrit à peu près tous les jours sous sa dictée. Durant le temps que j'ai vécu à Longwood, il ne s'est passé que sept jours peudant lesquels je ne l'ai point vu, et deux fois je suis resté avec lui plus de quinze heures de suite, parce qu'il m'avait fait venir la nuit pour me dicter : j'étais resté à son déjeuner et à son dîner, j'avais passé la journée presque entière et la soirée auprès de lui ; or, voici Napoléon tel que je l'ai vu.

Les lignes qui suivent sont en partie le résultat de mes souvenirs, mais bien plus encore le résumé des notes prises à Sainte-Hélène même, ou peu de temps après mon départ.

Qu'on n'oublie pas que je ne parle que de ce que j'ai vu à Longwood.

Napoléon avait alors quarante-sept ans. De tous les portraits, de toutes les images que j'ai vues, bien peu ont répondu à mes propres impressions. Le seul portrait de David (1) et sa gravure m'ont bien rappelé les traits de l'Empereur. Sa taille était ordinaire, plutôt petite que grande. Il avait la poitrine large, le buste un peu long, en sorte qu'en le voyant à cheval, on l'aurait jugé un peu plus grand qu'il n'était en réalité. Le cou était court. Sa personne était très bien faite. Son pied et sa main, que j'ai vus nus très souvent, eussent été un très joli pied et une très jolie main de femme. Toute sa peau était lisse et blanche. Sa tête était très grosse, et cette grosseur était la chose qui frappait le plus la première fois qu'on le voyait. Ses cheveux, châtain-rouge, étaient fins comme de la soie et assez clairsemés, surtout sur la partie supérieure de la tête (le sinciput). Sur le front, et à un pouce et demi ou deux pouces au-dessus du front, il n'en avait plus du tout : je ne lui en ai pas vu un seul blanc. Il se rasait de manière à ne pas porter de favoris. Les traits de son visage avaient une pureté et une régularité antiques. On peut en juger par les bustes de Chodet et les divers portraits de David, Gérard, Girodet, etc. Son front était remarquablement large et élevé. Pendant sa vie, on disait proverbialement en France, l'œil d'aigle de l'Empereur : il promenait fréquemment ses regards en faisant mouvoir le globe de l'œil, mais sans remuer la tête. J'ai vu des étrangers en être frappés. Dans la vie ordinaire, l'ensemble de sa physionomie, son œil, le mouvement de ses lèvres, le port de sa tête avaient une apparence ouverte, franche, naturelle ; mais tout cela était de la plus grande mobilité et toujours en rapport avec la pensée qui l'occupait, ou la circonstance dans laquelle il se trouvait. Cette extrême mobilité m'a quelquefois rappelé la description d'Homère, lorsque le dieu, en touchant de son trident, produit à volonté le calme ou la tempête, tant les différentes expressions s'y succédaient alors avec rapidité. Le *Mémorial* de mon père et l'ouvrage du docteur O'Meara en citent plusieurs exemples. Je pourrais

en ajouter d'autres. Voulaient-il paraître irrité, tout en lui prenait subitement l'apparence de l'irritation et de la colère ; éprouvait-il un sentiment de bienveillance, sa physionomie, son sourire, la pose de sa tête, son œil, tout devenait caressant. Voulaient-il ne pas se laisser pénétrer, tout devenait terne, muet et impassible. Son pouls était de la régularité la plus parfaite. Le docteur O'Meara le lui a tâté souvent : il était presque toujours au-dessous de soixante pulsations. Des médecins m'ont dit tenir du docteur Hallé, qu'à trente et trente-cinq ans, son pouls était ordinairement entre cinquante et cinquante-cinq pulsations. Il disait un jour à mon père qu'il pouvait dormir à volonté, que, lorsqu'il en sentait le besoin, il suspendait tout exercice de ses facultés physiques et morales et s'endormait. Il avait aussi la faculté extrêmement rare de se réveiller à l'heure fixe.

M. Menneval (1) me l'a souvent affirmé. Voilà ce qu'il m'a dit à ce sujet. " A Paris ou à Saint-Cloud, il m'est constamment arrivé que le soir je présentais à signer un travail. Je ne le signais pas à présent, disait-il, trouvez-vous le travail ici, à une heure ou à quatre heures, nous travaillerons. Je me faisais toujours éveiller un peu avant l'heure. Comme en descendant je passais devant la porte de son petit appartement, j'y entrais pour demander si l'Empereur était éveillé. On me répondait toujours : il vient de sonner Constant, et au même instant, je le voyais paraître en robe de chambre et coiffé de son madras. "

Dans l'habitude de la vie, l'Empereur était simple, naturel, ouvert ; il semblait ignorer sa supériorité ; il l'imposait, mais c'était pour ainsi dire à son insu. Il était gai quelquefois jusqu'à l'enfantillage. Cette gaieté portait toujours avec elle une teinte de bienveillance, et lorsqu'elle s'exprimait par gestes, c'était avec une certaine grâce et une certaine délicatesse de manières. Toutefois, il pinçait l'oreille très fortement. Généralement il aimait beaucoup la causerie. Sa conversation était nourrie et spirituelle, les expressions en étaient toujours simples ; elle m'a paru quelquefois avoir ceci de bizarre que l'esprit et la logique semblaient pour ainsi dire y lutter ensemble. Le pittoresque de l'expression et la vivacité des images, s'y balançaient avec la rigueur de la logique et la force du raisonnement. Dans certains moments, rien ne pouvait égaler l'abondance de ses idées ; elles se succédaient avec une rapidité telle qu'elles semblaient jaillir. Il paraissait complètement maître des mouvemens de son intelligence ; il la mettait en activité et la ramenait au repos, à volonté ; il passait subitement d'un sujet à un autre quelque différens qu'ils fussent ; par exemple des mathématiques à la littérature ou à la poésie, et aussitôt il y était tout entier, comme s'il s'en fût occupé depuis long-temps. Sa mémoire était prodigieuse. On pouvait croire qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu. Un jour, ayant dîné seul dans son appartement, il en sortit comme nous étions au dessert, il s'assit et demanda le sujet de la conversation ; on lui dit qu'on parlait du verre, de sa découverte et de son usage chez les anciens, que l'on avait énoncé telle et telle opinion. Vous êtes dans l'erreur, dit-il, et il fit avec détail l'histoire du verre.

" Du reste, ajouta-t-il, cela doit être dans l'encyclopédie anglaise que nous venons de recevoir. My son, allez chercher. " J'apportai le volume et lus l'article. Tout ce qu'il avait raconté était exact, et sur l'étonnement qu'on lui exprima, il dit qu'il avait lu cela lorsqu'il était lieutenant d'artillerie.

Tout en lui annonçait l'esprit d'ordre. Il disait souvent : " Je suis une bête d'habitude. " Il expliquait, par cette tendance à l'habitude, comment il avait conservé si long-temps des personnes qui ne paraissaient pas être tout à fait à la hauteur de leur situation. Il était méthodique. J'ai eu souvent occasion de le remarquer dans sa manière d'arranger ses papiers pour le travail, de me faire faire les renvois et les corrections, etc. Mais, soit que ce fût chez lui défaut d'habitude ou autre chose, il manquait un peu d'adresse dans les doigts. Son esprit d'ordre et d'organisation se remarquait en tout. Chez lui, la conception en grand et l'esprit de détail semblaient exister à un égal degré, et ne pas se nuire. Quand il critiquait un ouvrage, il en considérait d'abord l'ensemble et venait ensuite aux détails. Quand il commençait à dicter, on pouvait voir que son plan était tout arrêté dans son esprit ; ensuite il soignait l'exécution. Dans beaucoup de ses instructions, après avoir établi l'ensemble, avec quel soin minutieux il entre dans les détails ! Jamais il ne regardait le détail comme au dessous de lui.

Je crois que naturellement il aimait à donner. Toutefois, j'ai vu la réflexion venir immédiatement maîtriser et souvent modifier son premier mouvement à cet égard.

Son imagination était parfois extrêmement brillante : évidemment il était né poète ; il lisait très bien les vers et en savait un très grand nombre par cœur ; il en avait même composé dans sa jeunesse. J'ai entendu le comte de Ségur, l'ancien grand maître des cérémonies, en réciter plusieurs qui étaient fort jolis. Il me les a souvent promis ; mais il est mort sans me les donner. Qu'on se rappelle les proclamations ; quelle poésie noble et élevée ! quelques images ! " Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contempleront... " et mon aigle victorieuse volera de clocher en clocher pour ne s'arrêter que sur les tours de Notre-Dame. "

Il semblait y avoir deux hommes en lui : l'homme d'imagination et l'homme d'action. Ils étaient très distincts l'un de l'autre et ne se confondaient pas. L'homme d'imagination aimait passionnément la causerie jusqu'à devenir quelquefois bavard ; il aimait la discussion, le paradoxe, les jeux d'esprit, les idéalités, le surnaturel, même les histoires d'apparition. L'homme d'action, au contraire était tout positif, tout net, tout logique, toujours dans la réalité.

Le sentiment religieux était profond chez lui : il ne comprenait pas l'athéisme. Un jour, on tint devant lui quelques propos irréligieux ; sa désapprobation fut visible ; il en parla même le lendemain. Des personnes qui l'ont connu dans sa jeunesse, m'ont dit qu'il avait toujours été de même.

Il était bienveillant et pensait presque toujours aux autres avant de penser à lui-même. Je pourrais en citer de bien

nombreux exemples. Lorsqu'il reçut les premiers objets que lady Holland (1) lui adressa, il s'y trouva quelques boîtes d'eau de Cologne. Il en était privé depuis bien long-temps, et une longue habitude la lui rendait presque indispensable. Il en envoya de suite la moitié à madame la comtesse Bertrand et à madame de Montholon. Son premier mouvement était toujours un mouvement de bienveillance ; mais la plupart du temps, à peine ce sentiment s'était-il manifesté qu'il le réprimait, le cachait même comme si sa fierté s'en trouvait humiliée. Que de petits détails, que d'anecdotes je pourrais raconter à ce sujet ! Qu'on me pardonne si je choisis celle-ci : Il se promenait un jour en calèche, et j'étais au nombre des personnes qui l'accompagnaient à cheval. Mon cheval m'emporta dans les arbres. J'allais avoir la poitrine brisée par une grosse branche ; je la saisis et laissai aller le cheval, qui passa ventre à terre à la portière de la calèche. L'Empereur s'élança de sa place, la figure animée, et criant : " Arrêtez... arrêtez... où est-il... qu'est-ce qu'il a... " Dans ce moment, je passai moi-même près de la calèche, et quand après le cheval. Quand je revins, il m'accueillit froidement, m'appelant petit sot, petit imbecile, qui n'avait pas su conduire son cheval.

Voilà ce que j'ai vu de Napoléon.

Si à Sainte-Hélène, aigri par une position qu'on s'étudiait à rendre odieuse, son caractère fut devenu difficile, mille motifs ne devaient-ils pas le rendre excusable ? mais il était sans contredit le plus facile à vivre, celui dont l'humeur était la plus égale. Je me suis souvent dit qu'un étranger qui se serait subitement trouvé au milieu des Français de Longwood, sans les connaître, n'aurait pas pu découvrir que Napoléon était le seul pour qu'il n'existât plus d'espérance, le seul qui habitât déjà son tombeau.

Pendant tout le temps que j'ai passé auprès de lui, jamais il ne m'a donné le plus léger motif pour me plaindre ; au contraire, j'ai eu constamment et sans cesse de nouveaux sujets de l'aimer. Au moment même où j'écris, le souvenir des marques de sa bienveillance remplit mon âme d'émotion. D'abord, je ne voyais en lui que le grand homme ; mais bientôt je l'ai aimé comme on aime le père le plus tendre. C'est le sentiment que j'éprouvais pour lui, lorsque j'en fus séparé.

M. le Baron EMMANUEL DE LASCASES.

(1) Lady Holland est nommée dans le testament de l'Empereur, à l'article 2, immédiatement après le roi de Rome et avant toute autre personne. Napoléon dit : " Je lègue à lady Holland le camée antique que le pape Pie VI m'a donné à Tolentino. "

Il avait connu l'illustre M. Fox qui était venu à Paris sous le consulat. Il éprouvait un grand penchant pour lui, et lui avait conservé son amitié.

Il a plusieurs fois témoigné son estime pour le beau caractère de lord Holland.

## SCIENCES.

### ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS.

Séance du 1 Février 1841.—Présidence de M. SEERS.

#### LECTURES ET COMMUNICATIONS.

ZOOLOGIE : *Poissons électriques*.—M. Duméril lit, au nom de MM. Goëffroy-Saint-Hilaire, Serres et Milne Edwards, un rapport sur un mémoire présenté par M. Valenciennes, relatif à l'organe électrique du Malpétrure.

Le fait le plus important qui résulte de ces recherches, c'est la véritable structure de l'organe électrique, qui est composé d'un beaucoup plus grand nombre de feuillettes aponevrotiques superposées, que ne l'avaient indiqués et figurés les zoologistes. Cette structure, quoique bien différente sous le rapport des formes et de la division des lames aponevrotiques et celluluses de celle qui a été reconnue dans les Torpilles, indique cependant une sorte d'analogie qu'il était intéressant de constater, car elle pourra peut-être expliquer un jour l'action de cette sorte de pile voltaïque, formée par des lames ou cloisons membraneuses renfermant des cellules remplies d'une matière muqueuse, et autour desquelles se subdivisent à l'infini les ramifications nombreuses du nerf latéral, qui chez les autres Poissons provient, comme on le sait, du pneumo-gastrique, dont les branches se joignent et se lient à tous les filets nerveux sortant des intervalles que laissent entre elles les conjuguaisons de chacune des vertèbres.

GÉOLOGIE : *Gisements de Por*.—M. Élie de Beaumont met sous les yeux de l'Académie, de la part de M. Amédée Durat, divers échantillons de roches provenant des mines de Taquary (Brésil), et qui contiennent de l'or dans des circonstances particulières.

L'or se trouve à l'état natif en plaques, en feuillettes déliées, dans un terrain positivement stratifié. Quatre espèces de roches le contiennent ; deux seulement sont à l'état métamorphique, et présentent en outre plusieurs autres combinaisons métallifères.—La principale roche aurifère est l'incotigua, qui est une roche quartzense, compacte, rougeâtre, dont la structure est laminaire. La séparation des feuillettes est marquée par le fer oligiste noirâtre, pailleux, tel qu'il apparaît dans certaines roches volcaniques. L'or s'y rencontre en petites pépites souvent ramuleuses, surtout dans les plans où se trouve le fer oligiste.—Au dessus de l'incotigua se trouve un grès à grains de quartz cristallin et translucide, contenant, dans le sens des feuillettes de stratification, le fer oligiste et du carbonate de manganèse. L'or natif accompagne ces deux métaux ; il se trouve en globes qui ont une apparence cristalline, en dendrites. Le métamorphisme de ces deux roches, l'apparence quelquefois cristalline de l'or feraient concorder sa présence avec les faits connus en géologie. Les deux autres roches n'ont aucune apparence métamorphique ; l'or n'y présente aucune apparence cristalline. Ainsi, dans un schiste talqueux il se trouve intercalé dans les feuillettes en lames allongées, qui ont souvent plus d'un millimètre d'épaisseur, et qui, d'autres fois, sont très délicates. On a trouvé de ces lames qui avaient 25 centimètres de longueur. Dans le schiste argileux, ardoise analogue à celle d'Angers, l'or se trouve encore en lames, d'une ténuité et d'une étendue remarquables. Dans ces deux roches enfin on ne trouve plus de fer oligiste ni de carbonate de manganèse. De quelle manière l'or, qui ne peut être regardé comme contemporain de ces roches, peut-il donc y avoir été transporté ?

CRYPTOGAMIE : *Sur le genre Asparagopsis, Algues nouvelles à ajouter à la tribu des Floridées*.—M. Montagne lit à ce sujet une note dont voici l'analyse.

Une des Thalassiophytes les plus élégantes de toute la famille a été découverte sur la côte d'Alexandrie et publiée par M. Delile, dans sa *Flore d'Égypte*, sous le nom de *Fucus*